

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Pour une soeur allégorique

Léonard Forest

Volume 10, Number 1 (55), January–February 1968

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29580ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Forest, L. (1968). Pour une soeur allégorique. *Liberté*, 10(1), 2–5.

pour une soeur allégorique

I

*t'avais-je connue, ma soeur, quand l'automne fatal
nous dispersa,
t'avais-je nommée déjà, fiancée fragile,
t'avais-je amarrée comme bateau porté au doigt
du temps,
t'avais-je cueillie comme moisson
prématurée,
t'avais-je aimée ?*

II

*toi
tu es la plus antérieure de mes soeurs inavouées
la plus soeur de mes soeurs inabsoutes
la plus habituelle de mes joies perdues
la mieux nommée de mes solitudes
tu es rivage enfin revu
terre reconquise
île soeur
tu es main dans ma main
joie dans ma joie
tu es la servante de mon passé.
tu es là
et j'habite enfin tous mes pays
mon immense patrie maritime et séculaire*

mon immense dispersion signée destin
 mon rêve immense
 mon exil incalculable
 tu es là
 et j'habite enfin tout cela
 j'annonce mes contrées
 circonscrites
 je comble
 enfin
 les brèches de mes levées
 j'ouvre, fières et impénitentes, les digues
 de mon doux orgueil
 séculaire.
 tu es là
 et j'habite enfin ma joie.

III

toi
 tu es mon pays
 j'y ramènerai les baluchons de
 mes années perdues
 j'y planterai l'arbre de mon cri le
 plus ancien
 je m'y arrêterai
 j'y vivrai
 toi
 tu es mon pays
 j'y convoquerai mes solitudes
 j'y intenterai le procès de mes
 désespoirs
 j'y nommerai toutes mes audaces
 j'y dormirai.
 toi
 tu es mon pays
 j'y lancerai le troupeau de mes désirs
 enfin rapatriés
 j'en nommerai tous les vallons et
 toutes les pointes
 j'en connaîtrai l'unique espoir
 je l'épouserai.
 toi
 tu es mon pays.
 j'y naîtrai.

IV

et toi
tu nommes les flux et reflux de ma joie
et nos litanies s'allongent
noces fragiles
noces absentes
barques hivernales.
mais toi
tu sais l'innocence inutile de nos
années blanches
l'avenir sans été de nos exigences
tu sais notre pureté
et nos âmes nées à la mort, sous
mensonge de printemps
et nos hivers nus,
nos étés sans stigmates ni brûlures,
nos automnes anonymes,
tu sais l'absence séculaire de mon pays,
et l'hiver blanc de mes rêves,
et ma déportation multiple et intime
et mon exil incalculable
et ma joie si douloureuse que j'en ferais
une bague dure à ton doigt,
si je parlais,
et tu saurais enfin que ton nom est évangéline.



Ne pleurez pas vos morts à venir,
ni d'avance votre deuil.
Vous ne mourrez point, vos enfants
non plus.
Vous ne laisserez point d'orphelins.

Ils ne toucheront pas aux enfants qui jouent
Ni aux femmes enceintes. Ni aux vieux, non plus,
Qui dorment l'oeil ouvert.
Ni aux infirmes, ni aux malades, au coeur
sec de leur insomnie.

*Ils ne toucheront à rien, mais tout s'arrêtera.
Et rien ni personne n'aura plus de mémoire,
ni de deuils ni d'enfants ni de morts,
au coeur sec de l'inexistence.*

*Personne ne sera touché.
La mort toute blanche tombera comme une bénédiction
et nous ne serons plus rien dans sa main ouverte
et large et lumineuse.
Tu verras,
la lumière se videra d'une seule flambée
et nous dormirons enfin une nuit tranquille.*

LÉONARD FOREST